



ENCORE LA DÉLOCUTIVITÉ

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. ENCORE LA DÉLOCUTIVITÉ. 2016. <hal-01365568v2>

HAL Id: hal-01365568

<https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-01365568v2>

Submitted on 27 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright}

RAKOTOMALALA Jean Robert

Résumé :

On peut dire que le geste du père du délocutif fut un geste qui a ouvert la boîte de Pandore. En effet, de la définition morphologique de BENVENISTE à la définition performative de DUCROT et ANSCOMBRE, le point commun est une créativité lexicale. Dans la définition performative, le terme délocutif accomplit ce qu'il signifie, c'est ce qui m'a permis de croire – dans la mesure où le sens renvoie à une référence – que la délocutivité est une conversion d'un acte physique en acte linguistique. Cette position me paraît maintenant trop radicale en considérant que nommer, c'est faire exister.

Mots clés : délocutif, performatif, dérivation, créativité, surdélocutivité.

Abstract :

We can say that the move of the father of the delocutive was a move which has opened the Pandora box. Sure enough, the morphological definition by BENVENISTE to the performative definition by DUCROT and ANSCOMBRE, there is creativity as common point. In the performative definition, the delocutive term accomplish what it means, it has allowed me to believe – indeed the meaning points to the reference – that the delocutivity converts a physical act to a speech act. This position seems to me now too radical facing naming is to make existing.

Key words: delocutive, performative, derivation, creativity, surdelocutivity.

Commençons par la délocutivité telle qu'elle est conçue par BENVENISTE qui nous donne l'exemple suivant :

« Soit le verbe latin salutare, « saluer ». La formation en est limpide ; salutare dérive de salus-tis ; c'est donc, à strictement parler, un dénomiatif en vertu d'une relation qui semble évidente. En réalité le rapport de salutare à salus exige une autre définition ; car le salus qui sert de base à salutare n'est pas le vocable salus, mais le souhait salus ! » (BENVENISTE, [1966] 1982, p. 277)

Si notre interprétation est bonne et que notre traduction soit acceptée, alors le verbe « saluer » est une créativité lexicale qui dérive d'une locution qui consiste à souhaiter le salut à quelqu'un. Mais comment souhaiter le salut à quelqu'un ? Il semble que c'est là qu'intervient la compréhension du terme « locution ». Pour souhaiter le salut à quelqu'un, il faut employer une forme répertoriée, c'est-à-dire, une forme fixe considérée comme une locution.

Ce qui est en cause dans l'apparition du terme « locution », se trouve dans la nature du verbe « souhaiter ». Le verbe « souhaiter » possède deux objets : un objet direct et un objet second. Chacun de ces objets inscrit le verbe dans la transcendance horizontale d'abord, ensuite dans la transcendance verticale.

L'objet direct du verbe « souhaiter » est souvent une proposition subordonnée conjonctive, comme dans l'exemple suivant :

1. *Je souhaite que vous ayez une bonne nuit*

Mais on peut aussi avoir un objet direct de forme nominale qui a l'avantage de mettre en évidence les deux objets du verbe :

2. *Je souhaite une bonne nuit à vous les enfants*

Le groupe nominal « une bonne nuit » en est l'objet direct et l'objet second est « à vous les enfants ». Par la présence de cet objet second, on s'aperçoit très bien que le souhait implique la transcendance horizontale dans le langage. En disant (1) ou (2) le locuteur n'est pas en train de se décrire souhaitant, mais il souhaite effectivement. C'est-à-dire, il accomplit ce que le verbe « souhaiter » signifie. C'est ce que l'on appelle habituellement « performatif primaire ».

Pour résumer de cette implication de la transcendance horizontale, disons que l'on souhaite une bonne chose à son prochain pour les services qu'il peut accomplir dans l'amélioration de la qualité de vie au sein d'un groupe social donné. Pour n'en donner qu'un exemple banal, il suffit de nous référer au boulanger. Si le boulanger accuse une défaillance dans son métier, à cause d'un problème de santé, tout le groupe qui dépend du boulanger pour son pain se trouve également dans un ennui sérieux comme le montre le texte de PAGNOL (2014 [1963]) : la femme du boulanger s'est enfuie avec un berger. Le boulanger se saoule et ne fait plus de pain. C'est alors que tout l'habitant du village part à la recherche de la femme, y compris les ennemis légendaires du boulanger comme l'instituteur et le curé.

Cependant, il faut admettre que l'objet second n'est pas le seul destinataire de la parole de souhait. L'indice qui met en évidence l'existence de ce deuxième destinataire est le constat que la parole n'a pas le pouvoir de modifier la réalité. Son pouvoir se limite à l'évocation d'un autre possible qui satisfasse le désir humain. Autrement dit, le souhait s'égrène toujours comme une différence irréductible par rapport au réel. Le souhait s'épelle donc sous la forme d'un « ainsi mais pas encore », formule que nous avons déduite de la caractérisation du *dasein* chez HEIDEGGER :

Cet être-sous-la-main de l'inutilisable n'est pas encore purement et simplement privé de tout être-à-portée-de-la-main, l'outil *ainsi* sous-la-main n'est pas encore une chose qui surviendrait seulement quelque part. (HEIDEGGER, 1927, p. 73)

Ce qui veut dire que le langage porte une trace mythico-religieuse, notamment en ce qui concerne le rapport interlocutif. On souhaite une bonne chose à son voisin dans la mesure où ce qui est souhaitable est ce qui n'est pas encore réalisé. Il faut pourtant ajouter la remarque suivante. Contrairement à notre habitude, ce qui n'est pas encore réalisé n'est pas ce qui tend à la réalisation mais ce qui est différent éternellement du réel et qui s'accommode

de n'être pas du tout réalisé comme le montre cette analyse de la priméité (dans la sémiotique triadique de PEIRCE) :

La Priméité (1.302 à 1.306), c'est l'Être, au sens philosophique, de tout ce qui est, dans l'immédiateté de son être (sans référence à un second ou un troisième) ; c'est le « un » par rapport au « un », le « un » en tant que tel ; c'est le vécu, plutôt que le senti (qui relèverait de la perception) ; ce sont les qualités, les qualités de sentiment, non pas dans le sens de l'expérience de ces qualités, mais ces qualités elles-mêmes qui sont de simples « peut-être », pas nécessairement réalisés ; c'est le choc de la naissance... (RETHORE, 1980, p. 33)

Ce qui veut dire que l'étant s'épelle toujours comme une différence de l'être dans la mesure où il subit le poids néfaste du réel. Un poids néfaste qui interdit au réel d'atteindre la totalité ou la complétude. Nous en concluons que la séduction du souhait nous provient du fait qu'il nous donne la possibilité d'atteindre la complétude, non pas par notre propre pouvoir mais parce que la parole du souhait est une parole de bonne augure destinée également aux divinités qui sont les seules capables de convertir le possible en réel, à l'instar du *fiat lux* de la Bible.

Nous sommes alors très loin du dilemme de KANT entre 100 thalers dans la tête et 100 thalers la poche dont l'argument est que l'existence n'est pas un prédicat :

Je suis plus riche avec cent thalers réels que si je n'en ai que l'idée (c'est-à-dire s'ils sont simplement possibles). En effet l'objet en réalité n'est pas simplement contenu d'une manière analytique dans mon concept, mais il s'ajoute synthétiquement à mon concept (qui est une détermination de mon état) sans que, par cette expérience en dehors de mon concept, ces cent thalers conçus soient eux-mêmes le moins du monde augmentés par cet être placé en dehors de mon concept. (KANT, 1976, p. 479)

C'est-à-dire, en étalant sur un même niveau le réel caractérisé par un manque et le possible dont le propre est d'afficher une complétude, nous nous libérons de la censure du réel pour habiter un monde qui diffère éternellement du réel. Si le réel se caractérise par un manque, le discours du possible prend naissance à partir de ce manque et parcourt la distance qui lui permet de le supprimer. Si le sens du réel est donc de nous permettre de renvoyer à une existence ontologique, le sens du possible est de renvoyer à une existence analytique prédiquée par l'adjectif « souhaitable » en tant que différence éternelle du réel. En tissant dans nos discours un monde possible, nous nous libérons de la censure du réel.

C'est ainsi que dans les visites de condoléances, le visité en fermant le parcours conversationnel souhaite que ce soit un événement heureux qui réunira le groupe dans le futur et que le mal s'arrête au décès ayant occasionné la visite.

Nous pouvons maintenant comprendre que le souhait en tant que possible n'est qu'un existant dans le langage privé d'existence ontologique. Ce qui implique que la référence au

possible n'a de pertinence que dans le rapport interlocutif comme évocation d'un monde libéré de la censure du poids néfaste du réel.

Dans la salutation, quand nous souhaitons un « bonjour » à quelqu'un, cela ne veut pas du tout signifier que – selon la logique narrative – nous souhaitons que l'individu passe d'un mauvais jour vers un bon. Nullement, car la salutation serait dans ce cas une offense. Ce qui se profile dans le souhait est une définition du « bon jour » caractérisé par l'absence de censure. Ce qui apparaît clairement dans la formule de présentation d'offrande en malgache dont voici l'une des manifestations :

3. *Tantely tapa-bata io fa ny fonay ro mameno azy (c'est un demi-boisseau de miel mais c'est nos cœurs qui le remplissent).*

Ce que l'on donne ne peut jamais atteindre la complétude en tant que réel – et c'est cela le poids néfaste du réel – c'est pourquoi, le cadeau est métaphorisé en tant que miel de demi-boisseau qui va atteindre la totalité seulement à travers le discours du cœur. Mais le discours du cœur se déroule dans la catégorie du possible alors que le présent est dans l'existence ontologique ou dans la catégorie du réel.

Pour continuer dans cette différence éternelle du possible et du réel, il convient maintenant de faire intervenir leur interpénétration.

On peut dire que notre vécu au premier degré se déroule dans une temporalité ouverte dont le propre est qu'elle avance inexorablement en convertissant le futur en passé dans une entropie désespérante. Dans le vécu au premier degré, il est impossible de revenir en arrière car le passé augmente de manière symétriquement inverse à la diminution du futur.

Comme pour racheter cette entropie désespérante, nous disposons d'un vécu au second degré qui se situe dans une temporalité close. Si la temporalité ouverte est composée d'un passé, d'un présent et d'un futur, en revanche la mesurabilité du temps dans la temporalité close et celle d'un avant qui s'oppose à un après comme support d'un récit.

Il s'ensuit que notre avance inexorable dans le futur peut être ponctuée par les récits de la temporalité close sous la forme d' « un ainsi mais pas encore » du souhait qui ; dès lors se présente comme un enrichissement de notre vécu au premier degré. En lisant un roman, nous intégrons un vécu au second degré dans notre vécu au premier degré. Nous savons que dans un roman, le personnage évolue dans un monde du possible à l'instar des aventures d'Alice aux pays des merveilles (CAROLL, 1865). Mais le point le plus important est de savoir que le vécu au second degré finit toujours avant notre propre fin.

Maintenant, il nous est loisible de comprendre que faire un souhait, c'est introduire un vécu au second degré dans la temporalité ouverte de notre existence au premier degré. L'avantage de cette introduction est d'échapper au poids néfaste du réel. En effet, le poids néfaste du réel interdit la totalité. Ce qui nous permet de dire que le récit prend naissance à partir d'un manque et qu'une fois le monde verser dans du récit la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile.

C'est ici que l'affirmation des linguistes selon laquelle le langage est une forme et non une substance, Cf. (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 68 & passim) prend toute sa mesure. L'étalement de la catégorie du réel et de la catégorie du possible au même niveau entraîne qu'il n'y a pas lieu de privilégier le réel par rapport au possible. C'est ce que nous apprend Robert de MUSIL dans le passage suivant :

[...], si l'on veut un moyen commode de distinguer les hommes du réel des hommes du possible, il suffit de penser à une somme d'argent donnée. Toutes les possibilités que contiennent, par exemple, mille marks, y sont évidemment contenues qu'on les possède ou non ; le fait que toi ou moi les possédions ne leur ajoute rien, pas plus qu'à une rose ou à une femme. [...]; à la beauté même d'une femme, on ne peut nier que celui qui la possède ajoute ou enlève quelque chose. C'est la réalité qui éveille les possibilités, et vouloir le nier serait parfaitement absurde. (MUSIL, 1982, pp. 18-19)

Ce qui revient à dire ceci : c'est parce que la réalité est caractérisée par un manque que l'homme a inventé au cours de son histoire du récit pour exprimer le souhaitable. C'est cela l'interpénétration de la temporalité close avec la temporalité ouverte. Dès lors, on comprend que l'avantage de la temporalité close est justement cette complétude qui lui permet de toujours finir avant ma propre histoire qui, elle, finit toujours avant la fin.

Ainsi, souhaitez le salut est avant tout introduire la catégorie du possible dans la catégorie du réel. C'est ce qui explique par ailleurs, au niveau syntaxique, que le mode subjonctif soit inséré dans le mode indicatif comme respectivement la catégorie du possible et la catégorie du réel, parce que le salut ne peut provenir du pouvoir de l'homme mais de celui des divinités dont les desseins ne sont pas accessibles.

De ce point de vue, on comprend que la première quête de salut soit une activité physique qui consiste en une immolation d'animal de sacrifice afin que les Dieux prodiguent sa bienveillance. Mais que les Dieux prodiguent leur bienveillance relève de la catégorie du possible qui s'accommode de n'être pas du tout réalisé. C'est ce que HEIDEGGER exprime en termes d'« ouverture au monde »

« Le produit, dans sa solidité, confère à ce monde une nécessité et une proximité propres. L'ouverture d'un monde donne aux choses leur mouvement et leur repos, leur éloignement et leur proximité, leur ampleur et leur étroitesse. Dans l'ordonnance du monde est rassemblée l'ampleur, à partir de laquelle la bienveillance sauvegardante des dieux s'accorde ou se refuse. » (HEIDEGGER, [1949]1987 , p. 48)

En définitive, la quête de salut est cette activité physique qui consiste à immoler un animal de sacrifice dans une logique de potlatch. Ce qui veut dire que la base locutionnaire de laquelle est partie l'analyse de BENVENISTE est déjà une dérivation qui justifie notre définition de conversion d'un acte physique en acte linguistique.

Dès lors, il faut accepter que la délocutivité de Benveniste soit déjà une surdélocutivité parce que le verbe « saluer » s'est créé à partir du discours qui accompagne l'immolation d'un

animal de sacrifice. Un observateur externe peut effectivement commenter les activités du prêtre officiant en quête de salut qu'il faisait le salut. Le passage de « faire le salut » à « saluer » est ainsi d'une logique limpide. Il nous semble que c'est un phénomène assez généralisé : le complément nominal du verbe faire donne naissance à un verbe. Ainsi, « faire la roue » c'est « rouler » ; « faire la hache » c'est « hacher » ; « faire la coupe », c'est « couper » ; ...

La délocutivité de Benveniste est justement ce rapport entre le verbe « faire » doté d'un complément nominal et la dérivation verbale à partir de ce nom complément. Malheureusement, l'exemple d'illustration de cette dérivation délocutive comporte une dimension performative : le salut. Ce qui s'est présenté comme une brèche dans laquelle s'est précipité la postérité, alors que la position de BENVENISTE est d'afficher une position de lexicographe.

Mais la salutation est au cœur de la transcendance horizontale que le reproche fait à BENVENISTE d'avoir restreint la délocutivité à un simple rapport de morphologie semble justifié. Mais comme nous venons de le voir, l'objectif de BENVENISTE relève d'une créativité lexicale alors que celui de ses continuateurs s'inscrit dans la performativité, suite à la nature de l'exemple d'illustration de la notion.

Pendant, nous reconnaissons que l'assomption de la délocutivité dans la sphère de la pragmatique est une conséquence de la généralisation de la performativité. Seulement, on peut dire que la performativité des délocutifs est une identité remarquable dans la mesure où elle renvoie à une base, performative elle aussi. C'est ce que rend compte l'approche suivante :

On considérera E_2 comme un délocutif de E_1 si l'on admet qu'il y a, dans la signification S_2 , une allusion à des actes accomplis en énonçant E_1 (employé avec la valeur S_1), et si l'on pense en outre que cette allusion explique la dérivation conduisant à E_2 à partir de E_1 (je laisse de côté la question de savoir si cette dérivation est synchronique ou diachronique ; elle est sans doute à la fois l'un et l'autre). (DUCROT, 1980, p. 48)

Tout en soutenant la délocutivité généralisée dans ce travail, il n'est pas inutile de préciser que ce n'est pas seulement au niveau de la diversité de la source que la généralisation s'effectue mais que de tout enchâssement de la temporalité close dans la temporalité ouverte est susceptible de faire un délocutif. Ainsi, des salutations. Très probablement, la quête d'un bon jour est une affaire dédiée aux oracles ou devins-guérisseurs qui prétendent pouvoir accomplir des actes de conjuration dans des rituels précis. C'est ainsi qu'ils distribuent les jours en fastes et néfastes.

Dès lors, la phrase qui consiste à dire : « Je souhaite que vous ayez un bon jour » est un délocutif à notre sens (conversion d'un acte physique en acte linguistique) qui donne naissance à la surdélocutivité « bonjour ». Il en va de même de tous nos souhaits de « bon voyage » ; de « bonne nuit », de « bonne chance » qui s'adressent en définitive à un tiers : la divinité qui fut à l'origine de leur ritualisation dans les rapports interlocutifs.

On peut aussi comprendre que dans la mesure où l'ordre est un risque dans le rapport interlocutif. C'est ce qui explique qu'il soit enrobé dans des formes polies. Au lieu de dire « fermez la porte », il est préférable en fonction de la préservation de la face de dire « je souhaite que la porte soit fermée ». Ce qui peut donner naissance à un délocutif qui consiste s'exclamer tout simplement « la porte ! » pour accomplir ce souhait.

Ce délocutif a l'avantage de permettre de rétorquer en cas d'incompatibilité d'humeur que ce qui est accompli est une simple nomination. Ce qui veut dire que la délocutivité a ici trait à la préservation de la face de manière plus subtile. Il n'est même pas nécessaire d'avoir une base verbale pour faire dériver un délocutif. Une situation donnée autorise l'interprétation d'un doigt montrant la porte comme étant un ordre de la prendre.

En malgache, il est notable que la créativité lexicale au sens du délocutif de BENVENISTE, n'est restreinte par aucune décision académique. Ainsi de l'adjectif « soa » [bon], on obtient le verbe « soava » [que cela soit bon]. Cette propriété du malgache renforce notre hypothèse du délocutif qui dérive de l'interpénétration de la temporalité close et la temporalité ouverte.

On peut aussi supposer que le délocutif :

4. *Enga anie ka ho soa ny dianao [que vous ayez un bon voyage]*

dérive d'un rituel qui consiste à présenter des offrandes à des divinités afin qu'elles accordent protection et secours à celui qui va entreprendre un voyage. Il est à la source d'une surdélocutivité qui concilie la position de BENVENISTE et de DUCROT :

5. *Soava dia [que le voyage soit bon]*

Dans ce dernier exemple, *soava* est un verbe appartenant à la temporalité close sous la forme d'un ainsi mais pas encore qui dérive de la prière qui contient l'expression « bon voyage ».

Pour conclure, nous risquons l'hypothèse que l'implication de la parole dans la transcendance horizontale convertit celle-ci non plus en communication mais en communion. La différence entre langage de communion et langage de communication est traitée par Henri GOBARD (1980). Le langage de communication véhicule une information que le locuteur estime utile à communiquer au destinataire. Par contre, le langage de communion, même s'il parle du monde a pour but non de communiquer mais de renforcer le lien impliqué dans la transcendance horizontale. Il accomplit une communion.

Dire à quelqu'un « *soava dia* » ou « bon voyage » n'a pas pour but de communiquer un état d'un voyage réel mais de communier avec le destinataire par l'évocation d'un voyage possible qui satisfasse le désir humain.

Toliara, le 09 août 2016

Travaux cités

- BENVENISTE, E. ([1966] 1982). *Problèmes de linguistique générale,1*. Paris: Gallimard.
- CAROLL, L. (1865). *Alice aux pays des merveilles*. Aaran,Scotland: Macmillan and Co.
- DUCROT, O. (1980). Analyses pragmatiques. Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. CORNULIER, NEF, Frédéric, F. RECANATI, . . . J. VERSCHUEREN, *Les Actes du discours* (pp. 11-60). Paris: Larousse.
- GOBARD, H. (1980). Diglossie ou tétraglossie, tétragenèse du langage. Dans B. GARDIN, & J.-B. MARCELLESI, *Sociolinguistique, Approches, Théories, Pratiques* (pp. 191-195). Paris: PUF.
- HEIDEGGER, M. ([1949]1987). *Les chemins qui ne mènent nulle part*. Paris: Gallimard.
- HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- KANT, E. (1976). *Critique de la raison pure*. Paris: Flammarion.
- MUSIL, R. d. (1982). *L'homme sans qualités*. Paris: Seuil.
- PAGNOL, M. (2014 [1963]). *La femme du boulanger*. Paris: Editions de Fallois.
- RETHORE, J. (1980). La sémiotique triadique de C.S. Peirce. Dans C. BRUZY, W. BUERZLAF, R. MARTY, & J. RHETHORE, *La sémiotique phanéroscopique de Charles S. Peirce* (pp. 32-36). Paris: Larousse.